2e Année. — N° 38. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 23 Mars 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8
Amérique, Brésil	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal 6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 38 de l'Avenir.

Paris, le 23 Mars 1865

ESSAI D'UN ESPRIT
SUR LE
SYSTÈME DES MONDES

En Vénus, les mauvais instincts n'ont aucune raison de se développer dans l'incarné, grâce aux soins incessants des Esprits protecteurs. Mais dès que le jeune Esprit est sorti de cette planète, il se sent émancipé et libre de ses mouvements comme de sa volonté; il échappe à toute tutelle, sauf celle de sa conscience et de sa raison, et entre en plein dans la phase de la responsabilité personnelle. De la manière dont il accomplira sa nouvelle carrière dépendra son ascension rapide vers Jupiter et les autres mondes supérieurs, ou une station plusieurs fois séculaire dans le milieu des épreuves, ou, enfin, sa chute dans les orbes inférieurs d'où il aura toutes les peines du monde à franchir les degrés nombreux qui le sépareront de Jupiter. Hélas! les chutes sont plus nombreuses qu'on ne le pense! et combien j'en ai vu sombrer de grandes âmes sous les étreintes d'un orgueil démesuré, et combien aussi j'en ai vu tomber de petites emportées par l'appétit des jouissances matérielles! cependant il faut le reconnaître, à mesure que le progrès s'accomplit dans l'ensemble du tourbillon, le niveau de la pénalité s'abaisse, les rigueurs des pénitenciers diminuent, mais en même temps, d'autre part, les contrées paradisiennes conquièrent de plus grands priviléges, une somme de bonheur plus grande et des jouissances plus éthérées.

Je vous ai révélé que Mercure était la planète où l'Esprit s'ébattait pour la première fois dans l'humanité, et que c'était là où l'Esprit passait sa période enfantine; je vous ai également révélé que c'était en Vénus que les Esprits adolescents accomplissaient leur deuxième étape humanitaire. Or, il me reste à vous démontrer les causes logiques en vertu desquelles ces planètes sont réellement affectées à ces différents séjours de l'Esprit. Je vous ai dit que tout dans la nature obéissait à une série de lois immuables, et qu'en nous appuyant sur les vérités et les lois connues, nous pourrions arriver à la connaissance de celles qui régissent les milieux inconnus. Etant admis que l'entité spirituelle est antérieure et postérieure à l'homme, il faut bien admettre que cette entité est soumise à une loi de croissance et de progression comme tout ce qui existe dans la nature. Or, d'après la loi des probabilités, cette entité est régie nécessairement par la même loi que celle à laquelle obéit l'Esprit lui-même dans sa période fragmentaire ou humaine. Du reste, le parallélisme et les proportions admirables qui existent entre ces deux existences spéciales viennent confirmer ce que j'avance d'une manière irrécusable: vous allez en juger.

En effet, en prenant pour point de comparaison la vie terrestre, et en acceptant le siècle comme la durée normale de l'existence corporelle dans toutes les planètes, nous trouverons les mêmes phases dans la vie de l'entité spirituelle à travers les divers mondes dans lesquels il lui faudra passer. Nul n'ignore que dans votre milieu, la première enfance de l'homme s'écoule entre sa naissance et l'âge de 7 ans; que la seconde enfance ou l'adolescence s'étend de sept à dix-sept ans; et qu'après cet âge l'homme entre dans la puberté et en même temps dans la période de la responsabilité légale. Eh bien! la même concordance existe entre le siècle de Mercure et celui de Vénus qu'entre l'enfance et l'adolescence terrestre de l'homme; c'est-à-dire que la proportion de 7 à 17 est à peu de choses près la même que celle de 24 à 71, âges ou durées séculaires des deux planètes précitées. Maintenant, pour trouver le milieu propice à la troisième évolution de l'Esprit dans les humanités planétaires, il nous reste à chercher quelle est ou quelles sont les planètes dont la révolution séculaire répondra le mieux, proportionnellement, à la période humaine que vous avez à parcourir de l'âge de 17 ans à celui de 100 ans, terme fatal de la vie terrienne. Or, cette moyenne se trouve dans Vesta où incontestablement doit s'accomplir pour l'Esprit la première phase de l'épreuve, la première phase de la lutte en lui-même entre les bons et les mauvais instincts, entre les bons et les mauvais sentiments. Effectivement, si nous chiffrons: nous trouvons que la proportion entre 7 et 24 est presque la même que celle qui existe entre cent ans, siècle terrestre, et trois cent soixante-cinq ans, siècle de Vesta. J'appelle, en outre, toute votre attention sur l'analogie qui existe entre le nombre de jours de l'année terrestre et le nombre d'années dont se compose le siècle en Vesta. Ceci est ce que j'appellerai la preuve rigoureuse et mathématique, et je suis heureux de pouvoir vous la donner comme un témoignage de la vérité du système que j'expose ici.

Je crois convenable, avant d'aller plus loin, de vous

FEUILLETON DE L'AVENIR

Apparition d'un jeune homme tué en duel

En 1826, un jeune homme de la Nouvelle-Orléans fut tué dans un duel, dont les circonstances devaient être bien dramatiques, puisqu'elles émurent au suprême degré cette partie des États-Unis, où de pareilles aventures sont si fréquentes. M. Théodore P..., ce jeune homme, avait dix-sept ans; il était dans l'usage, avant sa mort, de venir presque tous les jours passer de longues heures dans la maison d'une dame, qui était l'intime amie de sa mère. La dame, une de mes parentes, femme très-spirituelle, très-gaie, fort incrédule et nullement dévote, fut invitée par la mère de M. P..., le lendemain de la catastrophe, à joindre ses prières à celles que la famille du mort faisait dire quotidiennement à l'église pour le repos de son âme; on sait que les femmes créoles ont cette habitude. Ma parente y consentit pour témoigner à la mère de M. P..., la part qu'elle prenait à sa douleur; et bien que, dans son opinion, une semblable cérémonie fût inutile, elle pria sérieusement, avec ferveur, comme prie toute personne dont une mort imprévue a brisé les affections.

Dans les colonies, on a coutume d'envelopper les lits avec une tenture en gaze *marli* claire, qui remplace les rideaux, et dont le but est de garantir des insectes le visage du dormeur et que, pour cela, on nomme moustiquaire. Deux jours s'étaient écoulés depuis la mort de M. P..., lorsque la dame dont je parle, comme le soir était venu, se mit sur son séant, dans son lit, et sous la moustiquaire, pour bercer un enfant qu'elle nourrissait. Il est à remarquer qu'elle était loin de dormir. La plus profonde tranquillité régnait dans la chambre et dans la maison; une lampe brûlait sur la cheminée, et au moyen de sa clarté, à travers la gaze de la moustiquaire, on voyait distinctement tous les objets qui se trouvaient dans l'appartement.

La dame, en ce moment, ne pensait en aucune manière au jeune P... Immobile dans son lit, elle regardait fixement au hasard dans la chambre; elle était dans l'attitude d'une personne qui cherche à garantir du moindre bruit, du moindre mouvement, le sommeil de l'enfant bercé; elle attendait avec impatience que cet enfant fût endormi pour se coucher à son tour. Ce fut alors que, lentement, au milieu de la chambre et en dehors de la moustiquaire, ce fut alors qu'une tête d'homme pâle et triste se forma sous les yeux de cette dame, avec la consistance progressive d'une vapeur qui s'épaissit. Bientôt, les traits se dessinèrent, la physionomie se prononça et la dame put enfin parfaitement reconnaître la figure du jeune P...

Nous avons dit que c'était une femme d'esprit et de sang-froid. Comme elle était loin de croire aux revenants, sa raison conserva précisément toute la lucidité nécessaire pour suivre les développements de ce phénomène inouï. Sans quitter du regard la figure apparue, elle déposa doucement son enfant sur le lit, se traîna sur les genoux au bord de la moustiquaire, et observa tranquillement, au travers de la gaze, le fantôme qui ne remuait pas encore. Elle remarqua, sans se troubler le moins du monde, que la tête seule du mort lui apparaissait réellement, et que le reste du corps n'était qu'un nuage léger, grisâtre, absolument semblable à l'ombre qu'une fumée inattendue aurait produite en s'interposant tout d'un coup entre la lampe et les parois de la chambre.

Quand l'ombre, le nuage ou le spectre, comme il vous plaira de l'appeler, eut, en quelque sorte, bien arrêté ses contours, il coula du milieu de la chambre vers le lit, par un mouvement de lenteur inexprimable, et, en tenant ses yeux fixés sur les yeux de la dame, il s'approcha de la moustiquaire et en fit le tour à moitié, suivant les bords du lit, — « avec une vérité si parfaite, » — me disait le témoin de cette scène, — « que je distinguais l'ombre de l'*ombre* qui traversait la moustiquaire et se réfléchissait sur mes draps. »

donner une explication sommaire au sujet des vaisseaux cosmiques dont je vous ai parlé tout à l'heure; c'est ce que je vais faire en quelques mots, ne voulant m'étendre en aucune façon sur les questions spéciales à la cosmographie céleste. Si je m'y arrête un instant, c'est qu'il est nécessaire que je vous explique les termes des faits que je signale à votre attention et que je détermine aussi ce que l'on doit entendre par ces faits eux-mêmes. Ainsi donc les masses voyageuses que je signale à votre attention et que je désigne sous le nom de vaisseaux cosmiques ne sont que ce que vous appelez des comètes; en effet, soyez persuadés que telle est la fonction de ces astres singuliers qui n'ont en aucune façon la consistance des planètes de votre tourbillon, ni la marche régulière de celles-ci. Cependant, n'attendez de moi aucune preuve technique, aucune démonstration quelconque de ce fait: je me borne ici, contre mon habitude, à affirmer purement et simplement que telle est la fonction spéciale des comètes. Quant à vous, amis lecteurs, il vous est facile d'accepter mon interprétation comme bonne, puisque jusqu'à ce jour, le rôle de ces Léviathans de l'espace est resté, on peut le dire, indéterminé par les cosmographes et les astronomes terriens. Il vous suffira de réfléchir à la marche irrégulière de ces astres, à leur nombre indéterminé, à leur peu de densité qui leur permet d'échapper à l'action régulatrice du soleil, pour ne pas repousser *à priori* la fonction qui, selon moi, leur est attribuée. Encore une fois, je le répète ici, je ne prétends imposer mon opinion à personne, dans quelque occasion que ce soit; cependant, j'affirme de nouveau que je n'avance que ce que je crois être la vérité. On a dit que les comètes étaient des mondes en voie de formation : je n'affirme ni ne rejette cette version qui, du reste, ne vient nullement contredire à l'emploi actuel des comètes, tel que je viens de le définir. Je maintiens donc mon opinion en cette affaire bien que je ne la prouve pas, attendu qu'il m'est impossible de vous en fournir aucunes preuves évidentes d'après les seules lois qui régissent votre milieu. Néanmoins, je peux vous dire encore, puisque vous avez été à même d'en constater la transparence, que les comètes ne sont formées que d'une atmosphère ambiante condensée par une force électrique et obéissant à la locomotion que lui imprime cette force elle-même. Cette atmosphère comme vous devez le penser est composée suivant les mêmes principes que celle dans laquelle se baigne la splendide Vénus. C'est à cette condition d'être que les vaisseaux cosmiques doivent de recevoir et de répercuter la lumière solaire de votre tourbillon tant qu'elles se meuvent dans l'immensité de celui-ci. Voilà, à cet égard, tout ce que j'avais à dire. Nous allons nous transporter en pensée, maintenant, dans les planètes où vont s'incarner en sortant de Vénus, à l'époque de leur majorité spirituelle, les Esprits qui passent à travers les mondes de votre système solaire.

Le groupe des petites planètes forme comme un vaste archipel dans cette portion de l'immensité où elles se meuvent autour du soleil. Elles se baignent dans une atmosphère générale dans laquelle circulent de nombreux courants électriques, semblables aux vents qui chez vous poussent les nuages tantôt dans une direction tantôt dans une autre. Comme en Jupiter les habitants de cette Océanie planétaire jouissent de la faculté d'aller et de venir en toute liberté par la seule manifestation de leur volonté. Là, les incarnés ont la propriété de se mouvoir à travers l'espace, comme vous avez sur la terre celle de marcher, de courir ou de vous arrêter. Aussi les habitants de ces pléiades peuvent-ils voyager d'une planète à l'autre en se jetant dans le courant électrique qui y conduit directement, de même que vous montez sur un bateau à vapeur pour franchir les nappes maritimes et aller, par exemple, du Havre à la Nouvelle-Orléans.

La confédération stellaire qui nous occupe est formée de sept continents ou planètes centrales, et d'un nombre considérable d'autres petites planètes, imperceptibles aux regards de la terre, et dont il n'est pas nécessaire aujourd'hui de déterminer le nombre. Chaque groupe formé par celles-ci suit l'impulsion et règle sa marche sur celle du continent le plus rapproché, de telle sorte que la période annuelle de chaque section d'un groupe est à quelque variation près la même. Ce sont comme des îles jetées dans la mer planétaire : elles forment des points de station pour les voyageurs qui naviguent dans ces nappes éthérées. L'ensemble de ces divers petits mondes constitue un tout homogène, propre à la destination à laquelle le créateur l'a affecté; c'est-à-dire, à servir de séjour aux Esprits incarnés pour la période de l'épreuve. La fusion de tout ces mondes en un seul formerait un orbe supérieur à la terre et leur examen fera naître souvent la supposition que toutes ces planètes minuscules ne sont que les fragments épars d'un monde éclaté dans l'éther. Quoi qu'il en soit, Vesta, Thétis, Junon, Cérès, Psyché, Thémis et Hygie forment les sept planètes centrales de ce milieu d'étoiles.

A suivre. ERASTE.

Pour copie conforme :

ALIS D'AMBEL.

L'ACTIVITÉ EST LA LOI DE TOUS LES MONDES.

Le monachisme, conforme à l'ascétisme oriental, n'est que la parodie, la conséquence outrée du christianisme mal compris, mal interprété. Dès que dans le Paradis chrétien, les aveugles et les enfants (c'est ainsi que nous qualifions les théologiens) avaient placé l'oisive et la béate contemplation comme idéal de la vie bienheureuse, il était tout naturel que les dévots sur cette terre cherchassent à devancer l'avenir et à réaliser plus ou moins complétement ici-bas ce qui les attendait sûrement dans la vie future. De là les moines et les religieuses; et cette existence claustrale, dont on a pu dire quelque bien, mais qui a fait beaucoup de mal; parce qu'elle est opposée à la vraie vie et à la destination de l'homme, non-seulement dans notre cercle solaire et dans notre tourbillon infime, mais encore dans les cercles les plus élevés et les plus supérieurs, où l'activité est, partout et toujours, la loi des créatures qui les peuplent. Aussi avons nous dans nos précédents ouvrages soutenu constamment la nécessité perpétuelle du travail approprié à la condition des divers mondes, plus ou moins pénible dans les mondes d'épreuves comme le notre, et attrayant seulement dans les mondes du bonheur.

(Fourier, ce grand Esprit, avait eu une intuition de la vérité en parlant du travail attrayant) ; qu'on lise ce que nous avons écrit p. 95 des *Principes de la morale* t. 1er, et notre article imprimé dans le numéro 152, de *l'Industriel français* (1).

« Le travail, — y disons-nous, — n'est pas seulement une » loi de notre basse planète, mais encore une loi universelle » et divine, s'appliquant à tous les êtres de la création, à tous » les mondes de Dieu, car il ne faut pas croire, suivant une » déplorable idée de l'ascétisme mystique, que les bienheureux » soient des *rentiers*, oh! non; ils ne se reposent pas dans » une immobile contemplation de l'infini, et comme Dieu leur » suprême maître ne prend pas lui-même un instant de repos, » créant incessamment et présidant à toutes les évolutions » progressives de ses humanités, de même les saints sont les » ouvriers infatigables du Père Céleste, toujours agissant, » toujours se mouvant dans la sphère inénarrable et incom» préhensible ici-bas de l'amour éternel, prêts à accepter, à de» mander même des missions de dévouement et d'enseigne» ment dans les plus pauvres mondes..... De là il sait que le » travail est la loi inéluctable de tous, joyeux et attrayant dans » les cieux, plus ou moins pénible sur notre terre infime et » sur les mondes du même degré. »

Ces doctrines que nous avons enseignées avec persé-

(1) Extinction de la mendicité par l'agriculture, 2e article.

Le jeune P*** était ainsi parvenu au pied du lit, lorsque son amie, ne résistant pas à la curiosité, étendit les bras, en s'écriant avec une surprise aimable: « mais, Théodore! donnez-moi donc la main!

A ces paroles, qui furent suivies d'un mouvement involontaire, par lequel le silence de la chambre et le repos de la gaze demeurèrent légèrement ébranlés, le spectre recula du lit vers le mur. Ma parente qui s'était plusieurs fois frotté les yeux, s'aperçut que la tête de l'ombre se déformait peu à peu, le nuage se dissipa, la figure ellemême s'embrouilla, les traits disparurent et tout fut achevé. Il n'y avait plus rien; cette vision avait duré cinq minutes.

La dame se leva sur-le-champ, reconnut qu'il était impossible que la scène eût pour cause une disposition fortuite des meubles ou des hardes qui se trouvaient dans la chambre, et s'assura que personne de la maison n'était survenu, puisqu'on avait fermé les portes de l'appartement.

Je le répète - ajoute l'auteur de ce récit – la femme qui fut témoin de ce retour au monde était et est encore dans toutes les conditions requises pour la vérification de semblables épreuves. Elle m'a fait part de cette singulière circonstance d'un ton et avec des détails qui ne permettent pas de supposer qu'elle a été la dupe d'une illusion. Pour moi, il est hors de doute que l'âme du jeune P... encore imprégnée des substances matérielles de sa vie récente, attirée d'ailleurs sympathiquement par le charme d'un séjour habituel et les liens odorants d'une demeure connue, et aussi magnétiquement ramenée vers la dame par sa prière, d'autant plus engageante qu'elle était plus rare, s'est détachée d'une manière visible sur le fond aérien qui nous entoure, et qui probablement compose un monde insaisissable, une population diaphane dont nos formes consistantes et nos figures opaques sont inondées. Une mort imprévue, brusquée, dans sa première jeunesse n'avaient pas permis que les attaches du corps et de l'âme fussent insensiblement dénouées, comme il arrive pour les morts naturelles, ordinairement pressenties et par conséquent les émanations vitales, adhérentes, entières, n'avaient pas eu le temps de se dissoudre et penchaient à se rapprocher par leurs atomes trop brutalement désunis.

Toute l'apparition, ou à peu près, se concentra dans la reproduction du visage, car le cerveau étant le siége de l'existence terrestre, les substances les plus nobles qui se joignent aux rayonnements de notre âme, pour exprimer la physionomie humaine, doivent suivre en plus grande partie les conditions nouvelles où nous entrons à la dernière heure. C'est ainsi qu'un météore, une comète, violemment emportés dans l'espace par la révolution d'une courbe périodique ou par une chute au travers de l'atmosphère, et perdant peu à peu dans sa course les feux ondoyants de sa chevelure, laisse d'abord échapper les plus grossiers, les moins inhérents à sa nature, et conserve pour son auréole, pour son anneau une splendeur essentielle et des lumières célestes.

(Extrait de la *Physiologie du rêve*).

Organes du Spiritisme admettant la réincarnation en France et à l'étranger.

		Par an.
A PARIS.	— La *Revue Spirite*, d'Allan Kardec, mensuelle,	10 fr.
—	L'*Avenir*, Moniteur du Spiritisme, hebdomad.	10
A LYON.	— La *Vérité*, hebdomadaire..........	9
A BORDEAUX.	— La *Ruche bordelaise*, rev. bi-mensuelle.	6
—	Le *Sauveur des peuples*, hebdomadaire	7
—	La *Voix d'outre-tombe*, —	5
A TOULOUSE.	— Le *Médium évangélique*, —	9
A MARSEILLE.	— L'*Echo d'outre-tombe*, —	10
A BRUXELLES.	— Le *Monde musical*, —	10
A ANVERS.	— La *Revue spirite d'Anvers*, mensuelle...	12
A TURIN	— Les *Annales du Spiritisme*, mensuelle...	12

vérance, ont été confirmées par le Spiritisme. Lisez en effet, tous les recueils de communications aussi bien que de théorie : il y a unanimité sur le point qui nous occupe. Mais si toutes les théologies qui adoptaient dans les vies futures pour but suprême ou le *nirvâna* ou l'*absorption* en Dieu, ou la *contemplation* inactive, soutenaient et préconisaient l'ascétisme pur, le druidisme tranchait carrément sur elles par ses préceptes admirables sur la culture de la personnalité individuelle et l'exercice de l'activité. Voici ce qu'en dit Jean Reynaud, dans le tome III[e] de ses œuvres posthumes qui ont été publiées par les soins de sa veuve et de ses amis :

« L'homme, tel que le fait le druidisme, n'est pas seulement » souverainement libre ; il est souverainement actif. L'activité » est la loi suprême de l'univers. La vie future, au lieu d'être, » comme dans le christianisme, une vie de contemplation et » de repos, est une vie d'action, et son reflet tombe naturellement sur celle-ci ; la palme n'y est pas accordée, par la religion, aux contemplatifs. Tant s'en faut que l'ordre druidique soit un ordre monastique proprement dit : c'est une » congrégation. Les druides sont chargés de l'enseignement, » de la justice, du culte, même de la diplomatie. A leur » exemple, comme à celui des personnages célestes, chacun est » placé dans ce monde pour agir : l'homme s'est donné du » mouvement avant de naître ; il s'en donnera après sa mort ; » il faut donc qu'il s'en donne aussi présentement, et, sous » aucun prétexte, il ne lui est permis de s'abstraire dans » l'inaction.

» Mais plus l'homme est excité à agir et plus il est libre de » le faire à son gré, plus il importe que la règle de ses actions » soit exacte. Autrement, sa liberté devient vaine et son activité n'est qu'un danger. La question culminante est donc » de savoir en quels termes se posait cette règle chez les » druides. Ici, nous n'avons pas seulement les lumières de l'induction, nous avons un texte, c'est une triade dans laquelle » se trouve résumée l'essence de leur morale, et qui nous a » été concervée par Diogène Laërte.

« (Honorer les dieux, ne rien faire de mal, cultiver la force.)

« Honorer les dieux, c'est-à-dire remplir à leur égard les » devoirs de religion ; ne rien faire de mal, en d'autres termes, s'abstenir des actions honteuses et injustes ; exercer et » cultiver la force, c'est-à-dire augmenter en soi le courage, » développer la magnanimité, fortifier le caractère, en un mot, » accroître la personne. Voilà l'essentiel de la triade. L'activité est donc ainsi régie dans tous ses modes et pour toute » la suite de l'immortalité par un même principe, et, grâce à » une admirable harmonie, tout à la fois avec le plus grand » désintéressement et le plus grand profit. »

Joignons à l'activité druidique l'amour de Dieu et du prochain, par ce moyen, la personnalité se subordonne ; mais il convient qu'elle ne cesse point d'avoir conscience d'elle-même, et que, même devant l'infinité divine ; elle ne s'annihile pas. A l'importante question : « Pourquoi Dieu nous a-t-il mis au monde ? » Il ne faut pas simplement répondre : « Pour le connaître, l'aimer, le servir ; » mais il faut donner à la formule son complément légitime, en ajoutant expressément : « Pour nous perfectionner par là même. »

Le perfectionnement de l'individu, c'est, au fond, ce que voulaient nos pères, et ils avaient raison ; mais ils ignoraient le vrai moyen de se satisfaire, et c'est dans le christianisme qu'il est contenu. Développer l'amour de Dieu dans le cœur des hommes : c'est amener sur la terre le règne de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau ; car ce sont là les seules manifestations possibles de la nature divine, et ces mêmes manifestations, sous l'infinie variété de leurs formes, gouvernent la morale dans la totalité de l'univers. Si donc nous devons au druidisme la grande maxime du perfectionnement de soi-même, au Christianisme développé par le Spiritisme l'amour de Dieu et du prochain, unissons ensemble ces vérités, brisons avec un ascétisme mystique qui est contraire à notre véritable fin dans ce monde comme dans les autres et pratiquons résolûment notre devoir par l'exercice incessant et toujours plus perfectionné d'une perpétuelle activité.

André Pezzani.

LA SCIENCE ET LES ANIMAUX.

Non-seulement la justesse d'une idée peut n'être qu'apparente, mais encore l'idée la plus juste ne saurait se promettre un succès certain si elle n'est appuyée sur le fait. La logique du raisonnement ne pénètre pas de prime-saut dans l'entendement de tous les hommes, et chacun reste toujours avec le droit indiscutable de rejeter ce qu'il ne comprend pas ou ne lui est pas matériellement prouvé, sans mériter pour cela l'accusation d'ignorance ou de mauvaise foi.

Il n'en est plus de même après que le fait a parlé ; car alors la résistance n'est plus que de l'aveuglement ou de l'obstination, et avec ces infirmités la démonstration n'a rien à faire ; mais, Dieu merci, pour un qui ne voit pas ou ne veut pas voir, dix sont prêts à se rendre à l'évidence.

C'est grâce à cette heureuse disposition de notre époque que le fait scientifique gouverne aujourd'hui despotiquement le monde ; c'est par lui que la science est souveraine et renverse sans effort tous les obstacles, autrefois invincibles, que voudraient encore lui opposer le système, la routine ou le préjugé.

Pour prouver notre thèse, nous sentons donc parfaitement que la logique pure n'est pas suffisante ; aussi devons-nous l'appuyer sur des faits, et, pour commencer, nous invoquerons un témoignage dont on ne méconnaîtra sans doute pas la valeur. Ce sera le témoignage de la science elle-même.

Ce qu'il importe avant tout d'établir afin que nos conclusions découlent pour ainsi dire de source, c'est l'existence, chez l'animal, du principe même dont la fin nécessaire est le progrès, c'est-à-dire l'intelligence.

Or, l'instinct et l'intelligence des animaux sont depuis longtemps déjà des faits scientifiques, des vérités d'autant plus hors de discussion qu'elles ont été plus longuement et plus vivement débattues. La controverse, on le sait, fut toujours l'épreuve nécessaire, le baptême infaillible de la vérité.

La question des animaux n'est pas nouvelle ; il y a longtemps qu'elle préoccupe les penseurs, sinon au point de vue où elle se présente ici, du moins à un point assez voisin qui devait tôt ou tard le conduire à celui où nous l'avons placée.

Comme toutes les grandes questions, celle-ci a eu sa phase embryonnaire, ses tâtonnements, puis sa marche progressive ; elle aura infailliblement aussi sa solution. Voyons, en quelques mots, le chemin qu'elle a déjà parcouru, et nous pourrons juger de son avenir par son passé.

Au commencement du 17[e] siècle, tout le génie de Descartes ne voyait encore dans les animaux que de purs automates, de véritables machines ; et cette opinion, soutenue avec ardeur, s'accrédita tellement parmi les disciples du grand philosophe, que l'*automatisme pur* devint pour eux presque un article de foi, une condition *sine quâ non* d'orthodoxie cartésienne.

Cependant l'*automatisme* des animaux fut combattu avec autant de chaleur qu'on en mettait à le défendre, et, parmi les adversaires de cette étrange doctrine, il se trouva quelques écrivains religieux dont l'un, le P. Boujeaut, trouva tant d'esprit aux bêtes qu'il alla jusqu'à en faire des diables incarnés. Toute opinion extrême appelle une opinion extrême opposée : témoin le fanatisme provoquant l'incrédulité. Toutefois, ces disputes ne furent de part et d'autre que de l'argumentation purement métaphysique ; la science d'observation gardait encore le silence, mais l'éveil était donné, et la question ne pouvait plus rester longtemps indécise.

Depuis lors, guidées par l'étude des faits, les idées se rapprochèrent peu à peu de la vérité. Buffon, le premier, reconnut par l'observation et proclama hautement le sentiment chez les bêtes ; mais il ne voulut pas aller plus loin. C'était peu et c'était beaucoup, car c'était un premier pas dans la science positive, et ce premier pas est toujours le plus difficile à franchir. D'autres savants, tels que Réaumur, G. Leroy, Condillac, ne s'en tinrent pas là ; ils virent bientôt, par une étude plus approfondie, qu'il y avait dans les êtres inférieurs autre chose que du sentiment, et ils affirmèrent l'intelligence. On reproche à quelques-uns d'entre eux d'avoir confondu l'intelligence avec l'instinct, mais qu'importe ? L'instinct n'est-il pas le produit de l'intelligence, et si l'on confond quelquefois l'effet avec la cause, l'important n'est-il pas avant tout de reconnaître celle-ci ?

Enfin Cuvier parut, et chaque chose fut mise à sa place. Le grand naturaliste montra, pièces en main, l'instinct et l'intelligence fonctionnant distinctement chez les animaux. Par des observations réitérées et de nombreux faits recueillis, il prouva sans réplique sa théorie et fixa ainsi l'opinion.

Depuis Cuvier jusqu'à M. Flourens, cette opinion, loin de varier, s'est de plus en plus affermie par d'incessantes observations, et elle est aujourd'hui définitivement acquise à la science.

Partant donc de ce point fixe qu'on appelle le fait scientifique, et marchant à la clarté projetée par le Spiritisme sur tant de problèmes réputés jusqu'ici insolubles, nous essayerons de démontrer sous ce nouveau point de vue, la nécessité du progrès chez les animaux.

Là où l'intelligence est scientifiquement reconnue, le progrès devient une conséquence aussi nécessaire que le mouvement l'est à la vie. Affirmer l'intelligence et nier le progrès serait affirmer qu'une cause est sans effet, ou qu'une chose est et n'est pas ; car, de même qu'il n'y a pas d'effet sans cause, il n'y a pas de cause sans effet. Ce qui est sans effet n'est pas une cause, et l'intelligence est essentiellement une cause ou elle n'est rien. Si donc elle n'est rien, il n'y a pas de causes dans la nature ; si elle est quelque chose, sa seule manifestation possible est le progrès.

Dire qu'une intelligence ne progresse pas, c'est énoncer une proposition absurde, un non-sens ; car toute intelligence progresse nécessairement ou n'est pas une intelligence.

Mais si à l'argument logique nous joignons la preuve par le fait, la vérité devient bien autrement palpable ; et cette preuve, nous n'allons pas la chercher loin, nous la trouvons dans l'instinct lui-même.

Qu'est-ce que l'instinct et d'où vient-il ?

A cette question, comme à beaucoup d'autres, nous savons que certaines personnes ont une réponse invariable : — C'est Dieu qui le veut, c'est Dieu qui le donne. — Cette réponse est facile, sans doute, en ce qu'elle dispense de tout effort d'esprit, mais elle est peu scientifique, et aujourd'hui, quoi qu'on en dise, l'autorité de la science est de quelque poids.

Assurément toute cause première est en Dieu, mais entre cette cause première et les effets voisins de nous, il y a une succession indéfinie de causes intermédiaires, effets et causes tour à tour, qui s'enchaînent en se succédant, et viennent, à mesure que la science les découvre, s'interposer bon gré mal gré entre la cause première et nous ; d'où il suit que chaque pas fait en avant par la science a pour résultat inévitable de reculer d'autant la cause première, c'est-à-dire, l'action personnelle et immédiate de l'Être suprême sur les phénomènes naturels, sans pour cela amoindrir en aucune manière sa sagesse et sa puissance infinie.

Sans remonter aux premiers âges, où l'homme faisait intervenir personnellement la divinité dans les moindres phénomènes de la nature, et jusque dans les actes les plus ordinaires de la vie, beaucoup de gens, aujourd'hui encore, ne trouvent rien de mieux, pour expliquer les inégalités humaines, que de les attribuer aux caprices du Créateur, sans prendre garde aux conséquences morales de cette théorie, qui fait du Tout-Puissant le plus cruel et le plus injuste des êtres. Puis on se plaint

de l'incrédulité, de l'athéisme, et l'on ne veut pas voir que la négation ne prend sa source que dans ces monstrueuses contradictions repoussées par la raison comme autant de blasphèmes, comme d'énormes absurdités.

Le Spiritisme, en nous montrant l'homme, parti du dernier degré de l'échelle humaine voisin de l'animalité, acquérant et développant toutes ses facultés par les épreuves et les travaux continuels de ses existences successives, est venu démêler cet écheveau inextricable dans lequel s'était enchevêtrée l'humanité.

L'homme apportant à chaque incarnation les aptitudes acquises dans ses existences antérieures, est nécessairement plus ou moins complet, selon que ces existences ont été plus ou moins nombreuses, plus ou moins bien employées, et, ainsi présenté, il devient compréhensible; les inégalités s'expliquent, se justifient, se légitiment même, et l'Être suprême, de capricieux et méchant qu'il était aux yeux de la raison, redevient pour tous l'Être infiniment bon, juste et sage.

Or, cette théorie, parfaitement connue des spirites, et qui entraînerait irrésistiblement par la seule force de sa logique, alors même qu'elle ne s'imposerait pas impérieusement par la puissance des faits, nous démontre jusqu'à la dernière évidence que Dieu *ne donne rien*, mais qu'il veut que l'on acquière, que Dieu ne façonne pas les êtres, mais qu'ils doivent se développer *librement*, que les facultés individuelles ne sont pas un don gratuit d'en haut, mais bien le produit du travail de chacun, et qu'enfin toutes ces inégalités morales, si choquantes à première vue, sont le résultat d'un mélange nécessaire d'individualités placées à tous les points de l'échelle, dont les degrés inférieurs sont naturellement occupés par les derniers parvenus à la vie humaine, et les attardés dans la route du progrès.

Rien au monde ne saurait être plus simple que cette théorie, et conséquemment plus vrai.

Nous prions le lecteur de ne pas oublier que par inégalités humaines nous n'entendons nullement celles des conditions sociales, mais uniquement les inégalités intellectuelles et morales, de même que, par homme, ou animal, nous n'entendons point l'être physique, mais l'être spirituel qui l'anime. Nous insistons particulièrement sur ce point.

Les aptitudes de tout être donné étant donc le produit de son travail, la somme de ces aptitudes est ce qui constitue la valeur intrinsèque de l'individu.

Aptitudes et *instinct* sont une seule et même chose. L'instinct des animaux, c'est la somme de leurs aptitudes, et l'intelligence de l'animal est en raison du développement de ses instincts.

Instinct, intelligence! Chacun de ces mots n'a pas deux acceptions; il ne peut signifier une chose chez l'homme et une autre chose chez l'animal. Quelle que soit la différence remarquée entre les êtres, elle n'est que dans le degré de développement et ne saurait constituer en aucune manière une diversité dans l'essence. Or, puisqu'entre les limites extrêmes des facultés humaines il n'y a qu'une différence de proportion, entre les limites extrêmes des facultés des animaux la différence ne saurait être d'une autre nature.

Si donc le dernier des Hottentots est appelé à la plus haute civilisation, pourquoi le phoque ne parviendrait-il pas à l'état de chien ou à celui de singe? et pourquoi, par la même raison, ces derniers seraient-ils condamnés à rester là, lorsque la distance qui les sépare de l'homme primitif est relativement minime en comparaison de celle qui sépare l'homme primitif de ces génies qui font la gloire de l'humanité?

Enfin, le progrès étant le résultat nécessaire de l'intelligence chez l'homme, le progrès est nécessairement le résultat de l'intelligence chez l'animal.

Si les facultés de l'homme sont le produit de son travail antérieur, les facultés de l'animal sont également le produit d'un travail antérieur. Car si Dieu ne donne rien à l'homme, pourquoi donnerait-il quelque chose à l'animal?

Or, l'instinct ne pouvant être un don spontané, il est nécessairement le produit lent du travail de l'intelligence.

Donc l'animal progresse puisqu'il est doué d'intelligence et d'instinct!

Comment progresse-t-il?... Ce sera le sujet de notre prochain article.

P. XAVIER.

Les Dupes du Cœur (1)

PAR M. HONORÉ BENOIST.

Nous lisons dans *Les Chemins de fer, indicateur universel*:

Par ce temps de mémoires de Thérésa, des chevaliers d'amour et de ces petites dames qui ne sont même plus du demi-monde, il est utile de signaler les esprits honnêtes et les plumes décentes qui ne se laissent entraîner ni au dévergondage des sentiments et des idées ni au laisser-aller d'un style dont les grands mots cachent mal le libertinage.

M. Honoré Benoist est notre collaborateur, et dans la feuille même où ses œuvres se produisent, nous aurions mauvaise grâce à le louer ou à le critiquer. Mais ce que l'on peut dire sans blesser sa modestie et sans nous faire accuser de complaisance, c'est qu'une profonde honnêteté inspire ses écrits. Il n'oublie jamais le respect qu'il se doit à lui-même et à ses lecteurs, et cette préoccupation semble parfois comprimer les élans de sa jeunesse et donner à son talent une maturité et une profondeur qui sont d'ordinaire l'apanage de l'âge mûr.

Les Dupes du Cœur retracent les côtés très-réels et très-tristes de la vie, surtout en ces temps de sensualité, de matérialisme et d'argent. Vivre de la vie du cœur, duperie! aspirer à autre chose qu'à être notaire, agent de change ou boursicotier, duperie! rêver les douces jouissances d'un amour pur, les tendres joies de la famille, les douceurs ineffables de l'amitié, duperie, duperie! Jouissez, enrichissez-vous pour jouir davantage, telle est la morale du siècle et les exemples que la vie réelle nous fournit à chaque pas.

Dans cette voie que les insensés parcourent un voile sur les yeux, M. Benoist montre les abîmes et sonde les gouffres. Au lieu de ces jouissances tant cherchées on ne trouve que désillusions, larmes et désespoir. A ce jeu cruel les Dupes sont peut-être moins à plaindre que les heureux prétendus, et je suis de l'avis de M. Benoist qu'il vaut encore mieux souffrir par le cœur que d'étouffer en soi cet organe important de la véritable vie.

Je ne puis entrer plus avant dans le livre de M. Benoist; le cadre dans lequel se meuvent ses personnages n'est surchargé ni par des accidents imprévus ni par des aventures extraordinaires; son récit est simple, ses acteurs appartiennent à la vie réelle, et son histoire est un de ces chapitres éternellement vrais de la vie du cœur.

Écrit avec élégance, pensé sagement, ce livre est empreint d'une teinte de mélancolie qui fait rêver, et l'on pense encore aux personnages, lorsque depuis longtemps le dernier feuillet est tourné. S'ils ne doivent point aspirer aux succès bruyants des œuvres tapageuses, *les Dupes du Cœur* seront recherchés par les esprits délicats, par les cœurs sensibles et les âmes honnêtes. Cet assentiment auquel l'auteur nous paraît attacher le plus haut prix ne lui faillira pas, nous croyons pouvoir lui en donner l'assurance.

XX.

(1) vol. in-18, chez Cournol, éditeur, rue de Seine, 20.

NOUVELLES SPIRITES D'ANGLETERRE.

Un M. A, membre du comité de la bourse de Londres, aurait réussi à produire les mêmes manifestations que les Davenport. Voici le récit qui en a été donné à M. Coleman par deux personnes de sa connaissance, témoins oculaires, les MM. S. Ces messieurs avaient été invités à se rendre chez M. A. Celui-ci s'était procuré une camisole de force, une paire de menottes et des chaînes telles qu'on en met aux jambes des forçats, il y avait aussi une grande caisse avec couvercle et serrure. Un des MM. S. mit d'abord la camisole de force à M. A., en la laçant sur le dos; puis il croisa les longues manches sur la poitrine et les lia par un nœud derrière. M. A. se retira derrière un paravent, dans une minute et deux secondes il reparut, tenant la camisole toujours lacée et sans que le nœud fût défait. La même expérience fut répétée avec l'addition d'un cachet sur le nœud. Le résultat fut le même. On remit la camisole à M. A., les menottes ainsi que les chaînes bien cadenassées, finalement on le mit dans un sac qu'on lia par-dessus sa tête. Au bout de deux minutes M. A. sortit de derrière le paravent avec tout cet attirail à la main.

Comme dernière expérience M. A. se mit dans la caisse, qui était assez grande pour qu'il pût s'y tenir à moitié couché. Le couvercle fut baissé et M. S. ferma la serrure; la clef resta en sa possession. Les spectateurs se retirèrent dans une chambre adjacente, ainsi qu'il avait été convenu. On les rappela au bout de trois minutes dans la chambre où ils trouvèrent M. A., tandis que la caisse était toujours fermée. Le même résultat fut obtenu, lorsque la caisse avait été cordée. Il y avait trois témoins, la chambre était brillamment éclairée. M. A. s'est refusé à toute explication, soit qu'on y voulut voir un tour d'escamotage ou une manifestation physique. M. Coleman a eu depuis l'occasion de parler à M. A. qui prétend aussi pouvoir se rendre invisible. Il est évident pour M. C., que M. A. sait parfaitement bien que ce sont les phénomènes spirites, c'est probablement la crainte du ridicule qui l'empêche d'en donner l'explication. Ce silence est regrettable, dit le *Magazine*, car si M. A., comme nous devons le supposer, possède de telles facultés médianimiques, il pourrait, plus que personne, par sa position dans le monde, contribuer à confondre les incrédules et démontrer l'absurdité de tout ce qui a été dit et écrit pendant ces derniers mois contre l'existence des phénomènes médianimiques.

Extrait et traduit du *Spiritual-magazine*, par J. M.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

La morale selon l'homme et la morale selon le Christ

MÉDIUM, M. ALFRED DIDIER

La moquerie est une arme souvent dangereuse entre les mains de ceux dont le cœur ne compense pas le côté amer et sceptique de l'esprit. Il est bien rare de rencontrer l'esprit vraiment railleur et méchant avec l'intelligence et les bons mouvements du cœur, à tel point souvent, que les personnes qui veulent dissimuler et qui veulent dérober aux regards du monde leur bonté naturelle et leurs instincts délicats emploient ce masque du cœur, la moquerie, pour rire de ce qu'ils aiment au fond d'eux-mêmes. Mais il n'y a là ni méchanceté, ni perversité; il y a respect humain, et souvent ces mêmes personnes qui affectent tant d'incroyance, tant d'ironie et de sarcasme entre elles, examinez-les quand elles sont plus seules, plus reposées, plus méditatives, alors là vous verrez leur cœur s'ouvrir, et ils ne mettront point un masque devant leur émotion. Être franc avec soi-même, sous ce rapport, est encore assez difficile. Répétez sans cesse à un jeune homme dont le cœur avait certains côtés excellents, répétez-lui, dis-je, dans l'intérêt d'une morale sèche et marâtre, que son cœur n'est pas né, qu'il n'a rien en lui, il finira par le croire; l'amertume de lui-même rejaillira sur ses actions; les défauts de son caractère empiéteront sur les qualités de son cœur; et cet être que Christ aurait sauvé, vous, homme, vous l'avez perdu et par l'exagération de votre morale et par les doutes que vous avez semés peu à peu dans son âme. Un homme serait beau, dites-lui qu'il est laid, répétez-lui qu'il est affreux, ne finira-t-il pas par le croire lui-même, et croyez-vous alors qu'il parera sa personne?

Celui qui fut : LAMENNAIS.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.